

**AMBASSADE MAROCAINE EN ESPAGNE
AU 18^e SIÈCLE.**

(V. le n^o 30, page 456)

L'AMBASSADE MAROCAINE A CEUTA.

Quand nous fûmes près d'entrer à Ceuta, le Gouverneur fit tirer le canon. En même temps, il faisait sortir des embarcations couvertes de tapis de prix et chargées d'officiers et de grands personnages. Ces embarcations se dirigèrent vers notre navire en nous saluant de leurs cris et de leurs gestes. Leur geste consistait à ôter leur chapeau et à s'incliner devant nous. Leurs acclamations signifiaient Que Dieu aide le Sultan. C'est la tout ce qu'ils savaient dire en Arabe. — En arrivant au débarcadère, nous entendîmes de grandes clameurs dans la ville, et voilà que les remparts et les terrasses des maisons se couvrirent d'hommes, de femmes, d'enfants. Leurs cris s'élevaient dans les airs, mais nous n'en comprenions pas le sens. Une foule nombreuse s'était aussi portée sur le rivage au devant de nous. On y voyait des officiers, des soldats et grand nombre de gens du peuple accompagnés de musiciens. Quand nous pénétrâmes dans cette multitude, les clameurs que nous avions entendues s'expliquèrent : c'étaient des souhaits, des vivats, en l'honneur de notre maître, l'Empereur, que Dieu le fortifie ! Nous parcourûmes les rues de la ville au milieu d'une foule énorme. Les soldats, le sabre nu, l'écartaient à droite et à gauche, pour nous livrer passage. Tous s'inclinaient quand nous passions ; et, malgré les efforts des soldats, nous ne cessâmes d'être entourés jusqu'à notre arrivée à la maison qui nous était désignée. Cette maison est une habitation royale, c'est là que se tient le Conseil du gouvernement. Elle contient un grand nombre de salles et de chambres avec des belvédères à l'étage supérieur. Des fenêtres garnies de jalousies et de treillages ont vue sur une place assez vaste pour contenir plus de dix mille hommes. C'est

sur cette place qu'a lieu chaque jour la parade. Pour son étendue, sa ceinture d'édifices garnis de fenêtres avec jalousies et grillages, elle ressemble à la place d'Azbakia au Caire (1). La maison du Roi, où nous étions, et quelques maisons d'officiers occupent un des quatre côtés. En face, est un long et large édifice qui sert de caserne. Les deux autres côtés sont occupés par des églises surmontées de clochers. Parmi elles, figure l'ancienne Mosquée des Musulmans. La porte est dans le même état qu'autrefois, le minaret s'élève sur l'arceau de la porte. Les ennemis de Dieu y ont maintenant mis une cloche.

Sur l'une des faces du minaret, du côté du midi, est une inscription sur brique, ainsi conçue : *بركة محمد صلى الله عليه وسلم* « Bénédiction à Mohammed, que Dieu répande sur lui ses grâces et le salut. » En dedans de la porte, est une inscription fruste, sur plâtre, en caractères orientaux ; en dessus, sur une plaque, est une autre inscription parfaitement conservée. Elle porte : *النعمة الشاملة والعظمة الكاملة* (*l'universelle bonté et la souveraine majesté*). Les caractères font le tour du porche. A la droite, en entrant, se trouvent des arcades entourant la cour de la mosquée. Elles ont été bouchées par des constructions et l'on y a pratiqué des logements pour les moines invalides. Dans la cour, se trouvent deux colonnes de marbre sculpté, et surmontées d'inscriptions en caractères orientaux, que le temps a presque entièrement détruites. On a du reste martelé les lignes d'écriture et l'on ne peut plus lire que ces mots : *أمير المسلمين أبو سعيد بن أحمد* « le Commandant des Musulmans Abou-Sa'ïd-Ibn-Ahmed » A côté de cette mosquée, on a construit une église et l'entrée des deux édifices est commune. Nous parcourûmes cette église (couvent ?) ; elle a presque l'étendue d'un petit bourg et un grand nombre de moines y habitent.

Nous la visitâmes dans toutes ses parties. L'endroit où se font les offices contient un grand nombre d'images sculptées, croix ou statues. On y voit quantité de lampes d'or et d'argent, des bannières d'étoffe brochée, des tapis, des stalles dorées. Aux murs, sont appendues des plaques nombreuses

(1) L'ancienne place d'Azbakia est aujourd'hui un jardin public. Je tiens ce renseignement de l'honorable M. Perron.

avec des inscriptions. Nous en demandâmes l'explication et il nous fut répondu que ces plaques contenaient les noms de tous les prisonniers rachetés aux Musulmans depuis les premiers siècles, plus, les noms des souverains musulmans sous lesquels avait eu lieu le rachat ; enfin les noms des moines qui l'avaient opéré.

Nous pénétrâmes dans certaines parties de l'édifice, où nul musulman n'avait probablement été introduit avant nous. Je veux parler de l'endroit où ils déposent leurs défunts et qu'ils appellent chambre de la mort. Nous y vîmes plusieurs cellules étagées l'une sur l'autre. Chaque cellule est juste de la capacité d'un cadavre couché sur le dos ou de côté. On dirait des tombes, n'était que l'ouverture, au lieu d'être par dessus est à l'une des extrémités du côté de la tête ou des pieds. Cela ressemble à des coffres mis l'un sur l'autre et qui s'ouvriraient par les extrémités. Quand quelqu'un des moines vient à mourir, ils l'insèrent dans un de ces compartiments et murent l'ouverture ; puis, ils écrivent son nom par dessus et surmontent l'inscription d'une figure représentant un homme réduit à l'état de squelette. Ils appellent cette figure la Mort. Nous quittâmes ce lieu rendant grâces à Dieu des faveurs dont il a gratifié l'Islamisme, faveurs qu'on ne trouve point hors de lui.

Lorsque la nuit fut venue, nous entendîmes sur la place un bruit confus et des voix qui le dominaient. Nous ouvrîmes les croisées pour voir ce qui se passait, et nous vîmes une foule de Chrétiens habillés de noir, portant des perches surmontées de fanaux. En tête, nous aperçûmes une pièce d'étoffe de coton, ayant environ 4 coudées de long et autant de large. Ce morceau d'étoffe était déployé entre deux perches, on distinguait au milieu une image brodée sur le tissu. Deux des principaux personnages de cette troupe portaient cette chose là ; ils précédaient le cortège, qui récitait des prières dans l'attitude de l'humilité. Ce cortège était composé des Taleb (moines ou prêtres) de la ville. Quant à l'image, ils prétendent qu'elle représente Notre-Dame Meriem, sur elle soit le Salut ! Chaque nuit, ils parcourent les rues, en portant cette image, en expiation des péchés commis dans la journée par la population et pour en obtenir le pardon. Cette cérémonie procure des revenus importants à ceux qui la font ou l'ordonnent.

.

La ville de Ceuta a trois enceintes : deux intérieures, après le pont qui aboutit au pied du rivage de la mer dont la ville est entourée ; la troisième extérieure à ce pont. La porte qui touche au pont est la plus grande ; derrière cette porte est un pont levis en bois semblable au pont qui la précède. Ce pont est à une certaine hauteur au-dessus du sol. Quand vous avez passé la porte, il s'abaisse au moyen de machines, et le pont extérieur s'élève à son tour, on dirait les deux plateaux d'une balance. A la nuit, le pont en dehors de la porte est levé et l'autre est baissé. On agit ainsi pour la sûreté de la place. Les enceintes ont d'énormes bastions. Deux fossés protègent l'approche des remparts, ainsi que d'autres travaux de défenses et des chemins couverts qui s'ouvrent à l'intérieur.

Sur l'une des portes de la ville, on voit les traces d'un boulet qui a fait un trou dans le bois. Ce boulet fut lancé par les Musulmans à l'époque du Sultan Moulaï Ismaïl, que Dieu fait en sa miséricorde ! Les Chrétiens n'ont pas réparé le dégât fait par le projectile, malgré tout le soin qu'ils apportent à faire disparaître promptement les brèches faites aux portes et aux remparts, afin que la vue des traces de ce boulet fût pour eux un avertissement. Ils nomment cette entrée la Porte du Boulet. Ils en parlent toujours, et lorsque les garçons sont en âge de raison, leurs parents les mènent à cette porte et leur disent que ce trou qu'ils voient dans son bois a été fait par un boulet musulman. Ils entretiennent ainsi la haine contre l'Islamisme. Depuis que cet événement eut lieu, jusqu'à aujourd'hui, ils n'ont point cessé d'établir des postes de garde et des rondes de patrouilles. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, non-seulement ils ont de semblables postes de garde à l'extérieur des portes, mais encore à l'intérieur. Les hommes ne dorment pas, ils ne quittent point leurs armes, malgré leurs fortifications, tant ils ont peur des Musulmans. On comprend les poste de gardes, dans les ouvrages de l'enceinte extérieure.

Il y a là utilité évidente. Mais quel profit y a-t-il à mettre des sentinelles dans l'enceinte intérieure, avec des portes bien fermées par devant et par derrière, sur pied toute la nuit, le doigt à la détente du fusil et prêtes à faire feu ? Certes ! c'est bien là une preuve de toute la frayeur qu'ils ressentent. Dieu

a livré leurs cœurs aux alarmes et il les a revêtus du manteau de la peur et de l'impuissance. Parmi tout ce que j'ai vu de preuves de leur crainte, je citerai ceci: ils ont tendu deux cordes minces qui partent du sommet de la porte qui touche à la ville et aboutissent au bastion extérieur qui est en face. Ils ont attaché à ces cordes une petite boîte. Si, pendant la nuit, un événement a lieu en dehors de la porte, le chef du poste extérieur l'écrit sur un papier, et place le papier dans la boîte. Ceux du poste intérieur tirent à eux les ficelles et portent le papier au gouverneur, quelle que soit l'heure de la nuit. Celui-ci répond à l'instant, n'ayant garde de renvoyer la chose au lendemain.

Les maisons de Ceuta sont élevées et contiennent de nombreux appartements. Elles ont des croisées sur la rue, où se tiennent les femmes saluant, de là, allants et venants. Les hommes sont pour elles d'une extrême politesse. Les femmes aiment passionnément les entretiens, les entrevues, soit en public, soit en particulier avec d'autres que leurs maris. Rien ne les empêche d'aller où bon leur semble. Il n'est pas rare qu'un chrétien, rentrant chez lui, trouve sa femme, sa sœur, sa fille, assise côte à côte d'un autre chrétien étranger à sa famille, causant et buvant du vin avec lui. Le premier est ravi de cela, il sait gré au second d'être le convive de sa femme, de sa sœur, de sa fille; voilà du moins ce qu'on prétend. Ce qui confirme cette opinion, c'est la conduite des principaux personnages de la ville, à notre égard, pendant notre séjour parmi eux. Ils nous priaient de recevoir leurs femmes qui désiraient venir nous saluer. Ils y tenaient beaucoup, et insistaient si bien qu'il nous fallut les satisfaire. Elles avaient cherché à rehausser leur beauté et avaient fait une riche toilette. L'interprète ne cessa de nous transmettre leurs salutations et leurs compliments, et nous répondîmes par d'autres, dont nous ne pouvions nous dispenser. Chaque mari se mit à nous faire connaître sa femme, sa fille ou sa sœur, et il n'était content que lorsque nous l'assurions qu'elle était charmante.

Le lendemain, le Gouverneur nous invita à nous rendre à son habitation. Il fit venir des voitures et nous nous y rendîmes par une route fort large. L'habitation est assez éloignée de la maison dans laquelle on nous avait logés. Le chemin est bordé à droite par des arbres qui ne portent pas de fruits, étant

plantés seulement pour procurer de l'ombrage ; à gauche par l'enceinte qui touche à la mer. . . En retournant, nous prîmes un autre chemin, pour éviter l'encombrement de la foule, qui nous attendait sur la route que nous avions suivie d'abord. Nous arrivâmes ainsi à une porte énorme et très élevée, dont l'arcade porte sur quatre piliers de marbre veiné ; entre les deux piliers, de chaque côté, est une statue de pierre, représentant un personnage debout. C'est l'entrée de l'hôpital (*je passe la description des salles de cet hôpital*). Cet édifice n'a point de fontaine, comme toutes les autres maisons de la ville, il n'a d'autre eau que celle de puits ou de citerne. Cependant, à l'une des portes de la ville, nous vîmes de l'eau de source qui vient du Ribat des Musulmans : c'est la seule qui soit à Ceuta, malgré l'exiguité de son volume. Au Sud-Est une montagne domine la mer et est très voisine du rempart. On y a construit un poste de garde à cause de l'élévation de cette position et au dessous une longue enceinte fortifiée. Ils appellent ce poste *La Casba* ; sur sa gauche est un mamelon, au haut duquel est une maison de plaisance. On y voit aussi une petite église, où chaque dimanche, les prêtres vont célébrer leurs offices. Nous restâmes six jours à Ceuta. Dans la journée, nous allions visiter les lieux occupés par les Musulmans qui font partie du Ribat et pratiquent la guerre sainte, désireux que nous étions de mériter, par nos visites, les bénédictions du ciel. Nous sortions par la porte qui fait face au Ribat. Cinq cents soldats occupent cette porte ; nous les trouvions sur pied et montant la garde. Les Musulmans qu'il y avait en face, étaient environ une quarantaine. Ils bloquaient si étroitement les infidèles par terre qu'à peine en étaient-ils séparés par une portée de pierre. Jugez, d'après cela, de la force de l'Islamisme et de la crainte qu'inspirent, par la volonté de Dieu, ses serviteurs. Cela est au point que le Gouverneur de Ceuta nous pria d'obtenir des Musulmans du Ribat, la permission de laisser paître quelques bêtes, dans le voisinage du lieu qu'ils occupent. Il se plaignit à nous de l'impossibilité d'envoyer ces bestiaux au pâturage ; nous parlâmes à nos frères et ils accueillirent la demande du Gouverneur. . . .

Nous partîmes de Ceuta, le 21 de Dou'lhiddja, faisant voile vers Algésiras.

L'AMBASSADE MAROCAINE EST REÇUE A LA GRANJA.

Nous partîmes de Madrid, le 13 de Rabia-l-Awal, après l'As'r. A la tombée de la nuit, nous arrivâmes à un endroit où se trouve une maison de halte pour le Roi, quand il voyage sur la route que nous parcourions. Cet endroit est à neuf milles de Madrid. Nous y restâmes une heure et nous continuâmes notre route, le reste de la nuit. Le matin, nous nous arrê- tâmes à la bourgade ورامة (Guadarrama?) après une marche de treize milles. Cette localité a, en abondance, des arbres, des fruits et des sources. Le Commandant nous fit le meilleur ac- cueil ; cependant, à peine nous eût-il rendu ses devoirs, qu'il nous laissa et ne reparut plus. Nous nous informâmes et nous apprîmes que ses fonctions l'obligent à être toujours à son poste. Il est chargé de la surveillance de tous ceux qui par- courent la route nouvellement établie près de sa localité. Per- sonne n'y passe sans lui présenter un laissez-passer, qui constate une mission, et le faire viser par lui, afin que l'in- specteur suivant de la route le laisse, à son tour, poursuivre son chemin. Cette route a été établie par les ordres du roi actuel, il a dépensé pour les travaux des sommes énormes. On a dû percer des montagnes et raser de gigantesques roches. Combien de musulmans n'ont-ils pas péri dans ces travaux ! Combien furent écrasés par les pierres lancées par les mines creusées dans le flanc de la montagne ! Que Dieu les accueille dans sa miséricorde. Cette route a plus de dix-neuf milles de long, et les prisonniers musulmans n'ont point cessé d'y travailler jusqu'à ce jour.

Depuis la Bourgade de ورامة le chemin est tracé entre des montagnes à pic offrant tantôt d'énormes côtes à gravir, tan- tôt des pentes très rapides. Néanmoins, aucun obstacle n'ob- strue la voie. Nous nous dirigeons vers la Granja où se trou- vait alors le roi. A notre gauche, à environ six milles de distance, nous laissâmes Ségovie. La distance entre ورامة et la Granja est de quinze milles.

La Granja est l'une des quatre résidences du roi pour les saisons d'été et d'automne, et cela à cause de la pureté de l'air et de la bonté de ses eaux. Le roi actuel préfère

cette résidence à toutes les autres, parce qu'elle est la création de son père, qui, séduit par la pureté de l'air qu'on y respire, n'hésita point à renverser ces immenses obstacles de montagnes et de rochers. Les architectes ont fait des merveilles dans l'édification de ces constructions, dans la création des jardins, dans la distribution des eaux en nappes, gerbes et cascades. Ils ont déployé un art qu'on n'avait pas atteint jusqu'à eux. Nous parlerons de tout cela, quand nous aurons terminé ce que nous avons à dire sur l'accueil qui nous fut fait.

Et d'abord, quand nous fûmes près de la Granja, vers le premier tiers de la nuit, des messagers du roi vinrent nous apporter de sa part les compliments de bien venue. Après eux, arrivèrent au devant de nous des Grands de la Cour, des ministres et autres personnages de moindre rang. Ils étaient suivis de voitures dorées, comme nous n'en avons point encore vues en Espagne. Ils nous témoignèrent la plus grande joie de nous voir, et nous prodiguèrent des félicitations, des marques de respect et de sympathie, telles qu'on ne saurait les décrire. Ils nous dirent que le roi les avait chargés de nous saluer de sa part, et de le représenter dans cette première rencontre, pour nous transmettre ses félicitations de bien venue et nous rendre tout ses devoirs. Ils ajoutèrent, entr'autres choses, que le roi était dans l'impatience de notre arrivée, qu'il avait le plus vif désir de nous voir, qu'il regrettait de n'avoir pu nous mander auprès de lui, dès notre arrivée à Madrid, à cause de la mort de sa mère ; qu'il était d'usage et de convenance en pareille circonstance, de renvoyer, jusqu'après un certain délai, le soin des affaires même importantes ; que c'était là une règle anciennement établie par les moines, et à laquelle on se conformait encore aujourd'hui. Nous répondîmes que nous acceptions ces excuses et que le visiteur est tenu de déférer aux désirs de celui qu'il visite. Puis, on fit avancer les voitures, nous y montâmes et nous continuâmes notre route au milieu d'un grand cortège, jusqu'à notre arrivée dans la demeure qui nous avait été préparée. Elle était située en dehors, mais très près de la ville, au centre d'un frais et riant jardin.

Le lendemain, le Ministre, pour nous faire honneur, nous invita à aller le voir dans sa maison. Nous montâmes en voi-

ture et nous nous y rendîmes. Quand nous arrivâmes, il nous fit l'accueil le plus empressé. Il nous débita force compliments auxquels nous répondîmes par d'autres. Il nous dit ensuite que le roi, son maître, était tout entier possédé de la plus vive amitié pour notre Souverain, qu'il avait la plus grande joie de la paix qu'il avait voulu lui accorder, qu'il espérait que Dieu la rendrait perpétuelle. Le roi, dit-il, se réjouit de savoir que ses sujets qui abordent dans les ports du Sultan y trouvent un bon accueil et y sont bien traités. Il ajouta d'autres paroles pour reconnaître les faveurs de notre maître. Je répondis sur tous les points d'une façon qui lui plut et il nous quitta pour aller rapporter au roi ce qu'il avait vu et entendu. Le roi fit ses dispositions pour une entrevue le lendemain. Le ministre nous en prévint. Je me mis alors à réfléchir aux paroles que je lui adresserais, en restant dans les limites que la loi religieuse nous impose. Je choisis d'abord quelques phrases qui ne me suggérèrent aucun scrupule. Puis songeant que j'allais pénétrer en présence du roi, dans son palais, je me rappelai ces paroles de Dieu, exalté soit-il :

ادخلوا عليهم الباب إذا دخلتموها فإنكم غالبون (1)

« Pénétrez par la porte jusqu'en leur présence, et certes, dès que vous entrerez vous serez vainqueurs. »

Je me mis à les répéter plusieurs fois en moi-même : puis une inspiration m'amena à les examiner sous le rapport du nombre représenté par la valeur numérique des lettres et à chercher ce qui pourrait être, sous ce rapport, l'équivalent de ces paroles, afin d'en tirer un présage. Or voilà que pour l'équivalent de *ادخلوا عليهم الباب* je trouvai : *تنصرون بالله* (vous serez aidés par Dieu). J'opérai ensuite sur le reste du verset équivalent de *إذا دخلتموها* je trouvai : *بإبشروا بتأييد من الله* (recevez la bonne volonté d'un octroi de force de la part de Dieu) ; enfin les mots *فإنكم غالبون* me donnèrent le chiffre 1180 date de l'année où nous étions (2). Je me réjouis donc du présage qui m'annonçait un accroissement de force et de secours contre les ennemis de Dieu, exalté soit-il ! Et en effet ce présage s'accomplit, car, dans cette année bénie, nous triom-

(1) Cor. Sourate 5, verset 26.

(2) Il y a une erreur dans le calcul de l'Ambassadeur. (Consulter le tableau de la valeur numérique des lettres dans les pays orientaux)

phâmes d'eux et nous apprîmes que Dieu nous avait donné un surcroît de puissance. Cependant, au moment où nous nous y attendions le moins, voilà que des officiers du roi se présentèrent à notre porte, accompagnés du Ministre. La voiture dans laquelle monte le Roi, les accompagnait. Le ministre, introduit, nous salua et nous dit que le Roi désirait nous voir. Nous montâmes dans la voiture et partîmes, sûrs désormais que Dieu nous accordait son aide, le succès et la force. Aux approches du palais, vinrent à notre rencontre une foule de grands personnages de la Cour, les Ambassadeurs des puissances et leur suite. Ce cortège formait la haie, depuis la porte de la ville, jusqu'à la demeure royale. Quand nous arrivâmes auprès d'eux, ils se découvrirent et s'inclinèrent devant nous et restèrent ainsi immobiles dans cette attitude polie, comme si un oiseau s'était posé sur la tête de chacun d'eux. Et cela pour rendre hommage à notre Souverain maître, que Dieu rende victorieux ! Introduits en présence du roi, nous le trouvâmes debout. Il avait à sa droite un moine attaché à sa personne (son confesseur ?) et à sa gauche quatre de ses ministres. A notre approche, il se découvrit et fit une légère inclination de tête. Je dis alors à l'Interprète : Saluez-le de notre part. Cela étant fait, le roi nous rendit notre salut et ajouta des paroles aimables, telles que : Dieu soit loué que vous soyez en santé. Comment vous trouvez-vous des fatigues du voyage ? Comment avez-vous trouvé les villes que vous avez traversées ? Êtes-vous satisfait de la réception que vous ont faite les autorités ? Nous répondîmes, comme il fallait, que les populations n'avaient rien négligé pour nous recevoir avec toutes sortes d'honneurs, conformément à ses ordres. J'ai déjà, ajoutai-je, écrit à mon maître, à qui Dieu donne la victoire ! pour l'assurer de vos sentiments d'amitié et de votre dévouement à le servir. Notre réponse lui causa une grande joie et il nous dit : Que Dieu vous récompense. En même temps, il nous demanda des nouvelles de notre maître, que Dieu le fortifie ! et toutes les fois qu'il prononçait son nom, il se découvrait. Nous lui répondîmes : Notre maître est en bonne santé, grâces en soient rendues à Dieu. Il est toujours triomphant et fort de l'appui de Dieu. Il nous a donné l'ordre de vous informer du degré de faveur où vous êtes auprès de lui, degré où n'est parvenu aucun des Monarques à

qui il accorde la paix. Vous êtes au premier rang dans ses bonnes grâces, vous êtes distingués par lui entre tous, vous et votre peuple, en récompense de votre conduite conforme à ses ordres obéis, concernant l'affaire des prisonniers et de l'amitié que vous témoignez aux Musulmans. Il s'épanouit de plaisir en entendant mes paroles et dit : Je ne suis qu'un serviteur parmi les serviteurs de votre Sultan, prêt à obéir à ce qu'il ordonne ou défend. Tout ce qu'il commandera, je l'exécuterai. Je suis plein de joie de cette paix que votre Maître nous a gracieusement accordée. Je demande à Dieu qu'il la rende perpétuelle.

Il y avait plus d'une demi-heure qu'il était debout sur ses pieds et il n'osait nous congédier, par politesse et déférence. Je dis alors à l'Interprète : Dis-lui qu'il nous congédie, et que je suis peiné de le voir si long-temps debout ; qu'il veuille bien nous pardonner la fatigue trop longue de cette attitude, fatigue causée par son entretien affable avec nous. Car les personnes des princes ne sont pas comme le vulgaire des hommes. Ces paroles le charmèrent, il se mit à sourire, et regarda les grands de l'assistance comme pour leur dire qu'il s'émerveillait de ce qu'il entendait et voyait et qu'il ne s'y était pas attendu. Il me dit en même temps : Je vous remercie des bonnes paroles que vous m'avez adressées. Mon cœur est rempli de joie, mon âme est charmée de votre entretien agréable qui est la marque d'un esprit supérieur, d'une intelligence bien dirigée. Je lui dis alors : Il me reste une chose à vous demander comme complément de votre affectueux accueil. — Un accueil cordial et un visage riant assurent à l'hôte que ses demandes seront satisfaites et son espoir accompli. Qu'avez-vous à me demander ? me dit-il. C'est, lui répondis-je, d'accorder à votre Ministre la permission de venir causer avec nous de nos affaires en gros et en détail, de celles que notre Souverain nous a chargés de traiter et de celles que feront surgir les circonstances, car nous ne saurions vouloir vous imposer cet ennui. Mes paroles ajoutèrent à sa satisfaction, et à l'instant il ordonna à son ministre de venir nous voir pour s'occuper de nos affaires, d'avoir pour nous la déférence qu'il avait pour son maître, de se conformer en toute chose à nos volontés, sans attendre son avis. Sur cela, nous primes congé et nous nous retirâmes comblés d'honneur.

On ne cessa de parler de l'allocution que nous avions adressée au Roi. Nous n'avons, disait-on, rien de pareil à ces Musulmans pour l'intelligence, la rectitude d'esprit et le discernement. Le roi avait recommandé aux grands de sa cour de nous faire visite matin et soir, et chacun d'eux nous répétait de sa part combien il était joyeux et charmé de nos paroles. Les Ambassadeurs étrangers qui avaient été témoins de notre entrevue, écrivirent à leurs souverains que jamais ambassade musulmane, à plus forte raison, ambassade infidèle n'avait reçu pareil accueil.

Les enfants du roi avaient demandé à nous voir. D'après ses instructions, nous allâmes les saluer le lendemain. Le prince a quatre fils, dont l'aîné a vingt ans, et une seule fille. Leur père, d'après ce que nous dit le ministre, leur avait indiqué dans quels termes ils devaient nous parler au moment de notre entrevue. Nous nous rendîmes ensuite chez le frère du monarque, nous fûmes reçus avec la plus grande affabilité. Ce prince ressemble beaucoup à son frère sous tous les rapports.

.... *(Suit la description des appartements du prince. L'ambassadeur y remarque surtout un groupe d'automates composé d'un joueur de flûte et de deux levriers ; je passe ces détails, de même que la description des jardins du palais, d'une fabrique de glaces, etc.*

Cependant, le Roi ayant appris que nous désirions retourner dans notre pays et que nous ne songions plus qu'à nous mettre en route, n'ayant plus aucune affaire qui nous retint, donna des ordres pour qu'une grande réunion de tous les grands de sa cour eût lieu dans un endroit situé à environ un mille de La Granja. Un avis nous arriva qu'il désirait nous rencontrer dans cette fête, où figurerait la foule de ses courtisans et de son peuple. On devait y conduire les chevaux et les chameaux, dons de la générosité de notre maître. Je me préparai donc et nous partîmes. Nous trouvâmes la foule formant la haie et s'étendant à perte de vue.

Quatre ministres vinrent au devant de nous et nous firent leurs compliments. Sur notre passage, chacun se découvrait pour rendre hommage à notre maître, que Dieu augmente sa puissance ! Bientôt le roi vint à notre rencontre. Il était avec son frère dans une voiture, d'autres voitures portaient ses enfants. Il mit pied à terre, me prit par la main et nous marchâmes. Il fut plein d'affabilité. L'Interprète me transmettait ses com-

pliments. Ce jour-ci, me dit-il, est pour moi la plus grande des fêtes, tant j'ai de la joie des faveurs que m'a accordées votre maître. Il ajouta d'autres phrases dans ce sens. Cependant, deux de ses enfants s'approchèrent, le plus grand pouvait avoir sept ans, le second n'était pas loin de cet âge. Ils ôtèrent leurs chapeaux et m'adressèrent quelques mots. Le roi dit à l'Interprète : Expliquez à monsieur, l'ami de notre seigneur le Sultan, ce que lui disent mes fils. L'Interprète m'expliqua que les paroles que j'avais entendues, signifiaient : Que Dieu protège le Sultan du Maroc ! Vive l'Ambassadeur ! Le roi dit ensuite : Ils sont tous deux les serviteurs de l'Ambassadeur, et pleins d'amitié pour lui. Je pressai ces deux enfants dans mes bras, tout joyeux de les voir ainsi. Le roi sourit. Sans doute qu'il leur avait enseigné lui-même les paroles qu'ils m'avaient adressées. Je dis alors : L'amitié des pères se manifeste dans les enfants, et l'amitié des princes dans leur peuple. Et nous, nous avons déjà reçu ce double témoignage de vos sentiments par vos enfants et vos sujets. Mes paroles le charmèrent et il en fit part à ses courtisans. Tous s'inclinèrent alors devant nous pour nous remercier de ce que j'avais dit à leur Souverain. Le roi reprit alors : Je suis le serviteur, l'esclave du Sultan, prêt à exécuter ses ordres lorsqu'il commandera. Ce cadeau dont il m'a honoré est plus précieux pour moi que tout le royaume d'Espagne, beaucoup plus précieux. On fit alors approcher les chevaux et il se mit à passer sa main sur la croupe de chacun, puis il la couvrait de sa housse et le haïssait sur le front. Je veux, s'il plaît à Dieu, qu'ils soient les pères d'une noble race, ajouta-t-il. Les chameaux lui firent aussi grand plaisir. Quand tout fut terminé, le roi fit avancer sa voiture et voulut que je montasse le premier, par politesse et par déférence pour notre maître. Je refusai cet honneur, mais il insista et je montai le premier à la vue de tous les ambassadeurs des puissances qui entendirent aussi les paroles du roi (1).

(La suite au prochain numéro)

GORGUOS.

(1) Nous nous sommes abstenu de signaler les outrecuidances invraisemblables de ce récit, chaque fois que l'occasion s'en est présentée, les réserves que nous avons faites au commencement subsistant naturellement jusqu'à la fin. Disons seulement que les impertinences de M. l'ambassadeur de Maroc ont cela de bon qu'elles mettent à nu la pensée musulmane en ce qui concerne les chrétiens — N. de la R